

HISTOIRE DE CHARLES.

« Le lendemain matin, j'étais beaucoup mieux : le bonheur est un si bon remède ! J'étais capable d'entendre Charles. Il me raconta les dangers, les fatigues et les souffrances de l'état que son père lui avait fait prendre. Il était attaché, comme danseur, au théâtre de la porte St.-Martin.

« Depuis quelques jours, me dit ce pauvre enfant, je savais que vous étiez bien mal, et cependant je ne pouvais m'échapper de chez mon père. Depuis le matin jusqu'au soir, il me faisait répéter un ballet de sa composition. Je lui demandai la permission de venir vous voir. Il la refusa en ajoutant : Qu'iras-tu faire ? t'attrister et pleurer ; tu reviendrais avec du chagrin et les yeux gonflés de pleurs, et tu sais que ce soir j'ai besoin de tous les moyens pour assurer le succès de mon ouvrage.

« Obligé de rester loin de vous, je fus surveillé tout le jour par la femme qui demeure chez mon père.

« Hier au soir, comme j'arrivais, tout couronné de roses, au théâtre, je trouvai votre bonne voisine ; elle courut au-devant de moi, et me dit :

« Charles, votre mère se meurt ! elle est à toute extrémité !

« J'allais la suivre. Mon père arriva furieux et me poussa rudement sur la scène, en me criant : tu vas manquer ton entrée.

« Le public qui m'aime, en me voyant se mit à m'applaudir ; mais ce bruit d'applaudissements qui ordinairement me faisait tant de plaisir, me fut affreux. Je croyais vous entendre m'appeler, je vous voyais tendre les mains vers moi, je vous voyais mourir ; et je ne pus résister davantage et je tombai sans connaissance... On m'emporta dans la coulisse, et là mon père me frappa et nous maudit tous les deux.

« L'homme chargé de la police fut indigné des mauvais traitemens que je venais d'éprouver. Je vis qu'il me plaignait, et je lui redis que ma mère était mourante, qu'elle m'appelait auprès d'elle, et que c'était cette idée qui m'avait fait me trouver mal. Ce brave homme me promit qu'avant la fin du spectacle il m'amènerait chez vous. J'essayai mes larmes, et, le cœur bien gros, je revins danser sur le théâtre pendant que vous étiez à l'agonie. Oh ! ma mère, arrachez-moi à cette affreuse existence, retenez-moi près de vous. Le commissaire qui m'a ramené hier au soir doit venir vous voir aujourd'hui ; parlez-lui, et qu'il empêche mon père de me reprendre. Si vous saviez combien la femme qui est avec lui me fait souffrir !

« J'assurai mon enfant qu'il ne me quitterait plus. Je me levai, et bien faible encore, j'allai trouver le chef de la police ; je lui contai tout. Il me tranquillisa. Je quittai le logement que j'occupais, et vins m'établir ici. J'y suis depuis près d'un an, mais j'ai le chagrin de voir dépérir mon fils. Le tems qu'il a passé au théâtre a usé sa jeunesse : là, quelle est la sauve-garde de l'innocence ! Il n'en est aucune : tout séduit, et rien ne défend. La vie qu'il mène avec moi doit lui paraître triste et monotone. Quelques jeunes gens du voisinage viennent le voir ; ils se promènent ensemble, et je redoute pour lui ces nouvelles liaisons. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais entendu parler de Dieu ; quelques-uns mêmes n'ont pas été baptisés. Il était avec eux quand vous le vîtes hier à Notre-Dame. Tout ce qui est spectacle attire ces malheureux. Ils sont bien à plaindre, et leurs parens bien coupables !

Pendant la dernière partie de ce récit, Charles s'était éveillé. J'allai m'asseoir près de lui ; je lui pris la main : elle était encore brûlante ; je lui dis que je venais pour le guérir et consoler sa mère. Je lui parlai de Dieu.

« Ah ! s'écria-t-il, je l'ai bien offensé. Croyez-vous qu'il me pardonne ! Puis s'approchant de mon oreille, il ajouta bien bas : « Croyez-vous que je sois près de mourir ? »

« Mon enfant, lui répondis-je : Dieu vous pardonnera, et vous vivrez pour le servir et pour soigner votre mère.

« — Oh ! oui, répliqua-t-il : Dieu et ma mère, voilà tout ce que je veux aimer.

« Et ton père ! et ton père, dit la malheureuse épouse ; il faut l'aimer aussi et prier pour lui.

L'enfant jeta ses bras autour du cou de sa mère, et répéta plusieurs fois : « Console-toi, maman, nous prions ensemble. »

Avant de les quitter, je les rassurai tous deux et leur remis des secours que la charité m'avait chargé de distribuer. Le lendemain, je revins avec un médecin. Il ordonna le lait et l'air de la campagne. Au bout de trois jours je procurai à cette famille, qui m'intéressait de plus en plus, un petit logement pour quelque tems auprès de notre communauté, et j'eus bientôt le bonheur de les y voir heureux. Ils venaient souvent remercier Dieu à notre chapelle.

Ainsi que le malheur, la reconnaissance ouvre l'âme à la piété.

Celle de Charles comprit bientôt tout ce que la Providence faisait pour le sauver. Son cœur donna de l'intelligence à son esprit ; en peu de tems, il fut assez instruit pour pouvoir être admis au nombre des jeunes gens qui devaient faire leur première communion à sa paroisse. A mesure que le grand jour approchait, je voyais le cœur de mon jeune néophyte s'animer davantage. Il sentait que sa vie passée avait été moins pure que celle des enfans qui assistaient avec lui aux instructions. Il me répétait souvent : « Ils sont dignes d'envie, eux, ils n'ont pas besoin de repentir ; mais moi, croyez-vous que Dieu m'ait pardonné ? » Sans vouloir lui ôter cette crainte salutaire, je lui citais de plus grands pécheurs que lui, qui étaient devenus des saints, et je rassurai ainsi son âme, sans effacer ses regrets ni le souvenir de ses fautes.

Enfin le jour de la communion, je me rendis à Paris ; l'église était remplie par tous ces enfans, dans leurs plus beaux habits. Leurs mères, transportées d'une sainte joie, y étaient aussi, et priaient la Mère de Jésus de bénir leurs fils qui allaient s'approcher du sien.

J'étais dans la sacristie. Je vis arriver Charles. Il courut à moi. Je crus que le ressouvenir d'un péché le ramenait à confesse. Il me montra un billet qui ne contenait que ces mots :

« J'ai fait une chute affreuse ; je vais mourir. Je voudrais te voir. Viens embrasser ton père. ISIDORE »

Eh bien, mon enfant, qu'allez-vous faire ?

« — D'abord, recevoir Dieu, me répondit-il avec une sainte confiance, recevoir Celui qui est la lumière et la vie, et quand je l'aurai reçu dans mon cœur, j'irai près de mon père ; je lui parlerai, ou plutôt Dieu lui parlera par ma bouche. Oh ! quel bonheur si je pouvais assurer à celui qui m'a donné des jours qui finissent, une vie qui ne finira pas. »

Emu jusqu'aux larmes, je lui dis : Charles, vous vous conduisez en vrai chrétien ; Dieu vous bénira et bénira votre père.

« — Ah ! s'écria-t-il, sa conversion et le bonheur de ma mère, voilà tout ce que je demanderai au Seigneur, lorsque mes lèvres s'entr'ouvriront pour le recevoir. »

« — Votre prière sera exaucée, » ajoutai-je ; et nous nous rendîmes au chœur.

La messe commença. Charles se prosterna. Je le voyais prier avec ferveur. Ses grands yeux bleus, en s'élevant vers le ciel, laissaient échapper des larmes. Sa mère le regardait aussi : elle ne savait pas ce qui faisait couler ses pleurs ; elle ignorait le danger d'Isidore ; elle n'attribuait l'émotion de son fils qu'à une tendre piété.

Le moment de la communion était venu ; les anges de la terre, dans un pieux recueillement, allèrent deux à deux au-devant de leur Créateur. Je suivis des yeux l'enfant dont le bonheur m'intéressait tant ; je le vis s'agenouiller à la table sainte ; son âme ne tenait plus à la terre que par le souvenir de son père et de sa mère. Ce n'était plus que des liens aussi sacrés qui l'attachaient ici-bas ; toutes ses autres pensées étaient pour le ciel. Son action de grâce fut fervente et courte. Il se leva, vint et me dit : « A présent, je cours à mon père. J'ai fait un vœu. Oh ! ne me refusez pas, venez avec moi. »

Nous primes une voiture ; en moins d'une demi-heure nous étions à la porte du malheureux Isidore. Charles monta seul à son appartement ; il trouva son père expirant. L'étrangère n'était plus avec lui : le voyant près de mourir, elle l'avait abandonné.

Charles se jeta près du lit : il prit les mains du mourant, l'appela des noms les plus tendres, et à force de soins et de caresses, se fit reconnaître.

Il n'y avait plus d'espoir : les vomissemens de sang ne pouvaient être arrêtés. Avec beaucoup de peine, et d'une voix bien faible, Isidore dit à son fils : « Il y a bien longtems que je ne t'ai vu. Est-tu heureux ? »

« — Oh ! oui, répondit Charles. Aujourd'hui, si vous vous portiez bien, si je vous voyais à côté de ma mère, il ne me manquerait rien. »

« — Ta mère, je l'ai fait trop souffrir... ne m'en parle pas. »

« — Je vous en parlerai ; je vous dirai qu'elle vous aime toujours ; qu'il n'y a pas d'instans où elle ne prie Dieu pour vous. »

« — Elle prie Dieu, elle croit en Dieu ; en est-elle moins à plaindre ? Elle est pauvre ; je l'ai ruinée, je l'ai réduite à la misère. »

« — Elle y est résignée, elle ne vous en veut pas. Elle sert Dieu et m'apprend à le servir. »

« — Ainsi, tu es donc aussi dévot ? Eh bien ! prie pour moi : car moi je ne sais pas prier... Je ne sais pas croire. »

« — Ah ! croyez, mon père, croyez pour pouvoir espérer. Dieu vous attend. »

« — Charles, dit le moribond (en se soulevant à moitié et en serrant le bras de son fils), Charles, tu dis que Dieu m'attend... veux-tu donc m'effrayer ? »